

Yves Bonnefoy
Poésie, recherche et savoirs

LISTE DES
INTERVENANTS AU COLLOQUE DE CERISY-LA-SALLE

Éditeurs :

Daniel LANÇON, Professeur des Universités (Littératures française et francophones),
Université de Grenoble III

Patrick NÉE, Professeur des Universités (Littérature française), Université de Poitiers

Contributeurs :

Yves BONNEFOY, Professeur au Collège de France

Michèle AQUIEN, Professeur des Universités (stylistique française), Paris XII

Gwenaëlle AUBRY, Philosophe, CNRS-Centre Jean Pépin, Paris

André BEETSCHEN, Psychanalyste (APF, Lyon)

Odile BOMBARDE, Maître de conférences au Collège de France, psychanalyste

Simon BOUQUET, Maître de conférences (Linguistique), Paris X-Nanterre/CNRS MoDyCo

Nathalie DEPRAZ, Professeur des Universités (Philosophie), Université de Rouen

Paul DIRKX, Maître de conférences (Sociologie), Université de Nancy II

Marie-Claire DUMAS, Professeur émérite (Littérature française) à Paris VII

Jean GUILLAUMIN, Professeur émérite (Psychologie clinique) à Lyon II, psychanalyste

Anne HÉNAULT, Professeur des Universités (Sémiotique), IUFM de Paris/Paris IV Sorbonne

Yvon IINIZAN, Professeur agrégé de philosophie, Rennes

Àron KIBÉDI-VARGA, Professeur de Littérature française, Faculteit der Letteren,
Vrije Universiteit (Pays-Bas)

Patrick LABARTHE, Professeur de Littérature française, Université de Zurich (Suisse)

Rémi LABRUSSE, Professeur des Universités (Histoire de l'art), Université d'Amiens

Henri LAUX, s. j., Directeur du département de philosophie du Centre Sèvres, Paris

Alain MADELEINE-PERDRILLAT, Historien d'art, Réunion des Musées Nationaux, Paris

Isabelle de MONTMOLLIN, Philosophe, Université de Lausanne (Suisse)

John NAUGHTON, Professor of Romance Languages and Literatures, Colgate University (USA)

François NAULT, Professeur à la Faculté de Théologie et de Sciences religieuses,
Université Laval à Québec (Canada)

Monique SCHNEIDER, Directrice de recherches au CNRS (Philosophie), psychanalyste

Pierre SCHNEIDER, Historien d'art, Paris

Fabio SCOTTO, écrivain, traducteur, Professeur à l'Université de Milan-ULM (Italie)

François TRÉMOLIÈRES, Maître de conférences (Littérature française), Paris X-
Nanterre

Marlène ZARADER, Professeur des Universités (Philosophie), Université de Montpellier III

ISBN 13 : 978 2 7056 66965

© 2007, HERMANN ÉDITEURS, 6 rue de la Sorbonne, 75005 PARIS

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illi-
cite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas
strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Actes du colloque de Cerisy-la-Salle publiés

sous la direction de
Daniel Lançon et **Patrick Née**

Yves Bonnefoy
Poésie, recherche
et savoirs

Ouvrage publié avec le soutien du Collège de France
et de la Fondation Berger Saint Laurent

HERMAN



ÉDITEURS

Depuis 1876

Introduction

« Yves Bonnefoy et le goût des savoirs »

I

Si nombre de colloques ont étudié l'œuvre d'Yves Bonnefoy d'un point de vue littéraire – dont un précédent au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle en 1983 –, et si plus généralement cette œuvre (de maintenant plus de soixante ans de création continue) a été maintes fois honorée dans bien des universités de France, d'Europe et des États-Unis, le propos du nouveau colloque de Cerisy d'août 2006, dont ce volume constitue la publication des Actes, reste quant à lui totalement inédit : s'interrogeant sur les rapports qu'entretient l'œuvre du poète avec un certain nombre de *savoirs* – rapports aussi bien internes (dans l'élaboration proprement poétique) qu'externes (dans la partie considérable des essais de l'auteur et de ses activités éditoriales) –, ce projet constituait un pari singulier, qui n'en répondait pas moins au vœu profond d'Yves Bonnefoy : lui qui n'a cessé d'appeler à « une collaboration de la poésie et des sciences humaines », dont « tout un avenir peut naître, par la voie droite d'un symbolisme enfin délivré de ses leurres¹. » Dans sa Leçon inaugurale au Collège de France, ne déclarait-il pas : « L'impatience de l'intuition, mais tout auprès la précision de l'étude, ce sont les « loyaux adversaires » qu'il faut avoir conciliés », afin d'envisager leur « exaltante synthèse² » ?

Il s'agissait de réfléchir aux rapports complexes entretenus par la poésie et différents domaines de connaissance, en faisant appel non plus à des spécialistes de la critique littéraire en tant que tels (à l'exception de la section « histoire des idées »), mais aux représentants de ces disciplines sollicitées dans les dialogues en question : selon un mode de présentation de leur part qui ne soit plus de l'ordre du territoire à défendre, mais de l'ordre des mises en relation, sachant ménager une place pour l'autre,

1 « La poésie dans la société contemporaine », *Revue des sciences morales et politiques*, 143^e année, n° 4, décembre 1988, p. 481.

2. « La présence et l'image » (1982), *Lieux et destins de l'image : un cours de poésie au Collège de France 1981-1993*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 16.

selon une démocratie de l'esprit qui rejoint celle dont Yves Bonnefoy crédite la poésie même en son principe (« La création poétique est le ferment naturel de l'esprit démocratique, dont la seule définition radicale est la reconnaissance par chacun de la pleine dignité des autres êtres¹ »). Devaient être mis en lumière convergences et divergences entre l'esprit des recherches dans des disciplines apparemment éloignées de la poésie, et leurs éventuelles actualisations dans l'œuvre du poète-penseur : celle-ci accompagnant, voire infléchissant, tel ou tel questionnement propre au champ du savoir considéré. Transcendant même les rapprochements duels qui se succédaient de journée en journée, l'expérience du colloque a pu dégager une orientation commune fondamentale, traduite dans l'évolution des titres : à *Poésie et savoirs* (titre retenu pour Cerisy) s'ajoute pour la publication la dimension de *recherche*, qui est apparue plus essentielle que chaque savoir en particulier, ou que leur somme ; constituant à vrai dire le plus vif de chacun d'entre eux – sur fond d'une critique de l'impensé des savoirs, voire du savoir en tant que tel, qui rejoint en profondeur la démarche de connaissance propre au poète² : « La poésie est savoir, au plan existentiel où il importe qu'il en soit un. Elle est, à tout le moins, la *recherche de ce savoir*³. »

Nous remercions vivement celles et ceux qui, dans les disciplines du langage (linguistique, sémiotique, traductologie et rhétorique), de l'histoire de l'art, de la philosophie, de l'histoire des idées littéraires et de la sociologie, des sciences religieuses et de la théologie, de la psychanalyse enfin, ont confronté les propositions émises par Yves Bonnefoy dans son œuvre – qu'il s'agisse de son versant critique ou de sa création poétique, les deux assurant la dimension proprement *critique* du poétique – avec les acquis (ou au contraire les manques et les interrogations) de leurs disciplines respectives : précisant souvent leurs présupposés méthodologiques en vue d'un authentique dialogue, que ce soit au cours de leur communication ou dans les débats qui suivirent, ici retranscrits. En retour, il nous semblait important de voir comment celui qui déclare : « Et je n'ai jamais cessé, quant à moi, de penser que je me comprendrais mieux, et comprendrais mieux la poésie, si je fréquentais quelques sciences – ou tout au moins en pressentais mieux les aspects⁴ », a pu

1. « La parole poétique » (2001), in *Université de tous les savoirs 20. L'Art et la culture*, Yves Michaud (dir.), Paris, Odile Jacob, 2002, p. 90.

2. « La poésie n'est rien d'autre, au plus vif de son inquiétude, qu'un acte de connaissance » (« La présence et l'image », *op. cit.*, p. 34).

3. « La parole poétique » (2001), *op. cit.*, p. 85 ; nous soulignons.

4. « La poétique au Collège de France » (1995), *Lieux et destins de l'image : un cours de poétique au Collège de France 1981-1993*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 274.

considérer et considère aujourd’hui ces domaines de la connaissance, tels qu’ils lui apparaissent avec leurs paradigmes et leurs frontières toujours en évolution ; et tels qu’ils fécondent son exploration incessante du phénomène poétique, qu’à bon droit on peut dire – réflexion et pratique chez lui étroitement liées – une *poésie-pensée* : puisque, sans aucune volonté de consensus artificiel, d’éclectisme ou encore moins d’annexion, il leur a régulièrement proposé (et non pas opposé¹) l’opiniâtreté sans relâche de sa propre *recherche* : comme en témoigne ici même sa conférence de clôture du colloque, qui achève notre volume.

II

De formation scientifique (mathématique et physique²), Yves Bonnefoy a d’emblée esquissé l’interrogation des pouvoirs et impouvoirs de ces deux sciences en regard de l’acte de poésie ; c’est ensuite l’épistémologie des sciences, avec Gaston Bachelard, qui a pris le

1. Dans son discours de remerciement pour l’attribution du Prix Lerici Pea, Yves Bonnefoy déplore l’« incrimination que font peser sur » le « travail » de la poésie « nombre de philosophes et de critiques qui devraient bien plus naturellement être ses amis et ses défenseurs », in *Où va la poésie française au début du troisième millénaire ?*, Giovanni Dotoli (dir.), Paris, Presses de l’Université Paris-Sorbonne / Fasano (Bergamo), Schena Editore, 2002, p. 9 et 11.

2. L’ancien étudiant du cours que donnait Bachelard à l’Institut d’Histoire des Sciences lisait alors des logiciens comme Jean-Louis Destouches, et Gonthier dont la « physique de l’objet quelconque » le « fascinait à distance, et peut-être surtout l’attachant Charles Serrus dont j’emportais partout, y compris sur les plages, le redoutable traité récent » (« Bachelard dans mon souvenir » (2000), *Dans un débris de miroir*, Paris, Galilée, 2006, p. 71). Il se souvient aussi des « recherches de grands chercheurs en géométrie, arithmétique ou algèbre » dont il lisait les livres à la fin des années quarante. Les mathématiques ne relèvent pas pour lui de « la pensée conceptuelle » : elles ne prélèvent rien de la réalité « aux dépens de la réalité empirique. » « En instituant leur propre univers, en quittant notre lieu de vie, les mathématiques laissent la chose existante à son immédiateté indéfaite. » « Comme je l’ai écrit jadis dans une page autobiographique, les mathématiques furent « sévères » pour moi, sévères aux dépens de mes rêveries d’arrière-mondes [voir « Dévotion », 1959]. Elles m’ont ouvert la voie de l’écriture spécifiquement poétique » ; « Assentiments et partages », entretien avec Odile Bombarde, in *Assentiments et partages*, Bordeaux, William Blake & Co. Édit., 2005, p. 27-29). Voir aussi la lettre à Maurice Pelletier, professeur de mathématiques, in *Honneur aux maîtres*, Marguerite Léna (dir.), Paris, Critérion, 1991, p. 181-182.

relais lors de ses études en Sorbonne. Mais parallèlement, il poursuivait avec Jean Wahl (qu'il aime à appeler son « maître »), et dans la même maison, des études de philosophie qui l'amenaient à découvrir la première introduction de l'existentialisme kierkegaardien en France ; et par le biais de la lecture conjointe des *Recherches philosophiques*, de Bataille, de Gilson et de quelques autres, ou par la fréquentation des cours du Collège de France consacrés aux gnostiques ou à la pensée de Plotin (dont il déclare volontiers qu'il l'a « toujours lu »), il rompait son esprit aux spéculations métaphysiques les plus exigeantes du moment. La discipline historique ne le requérait pas moins, dans le domaine de l'histoire de l'art et l'entourage d'André Chastel, le déterminant tôt à l'écriture d'essais en ce domaine (prononcés pour un certain nombre d'entre eux au *Collège de philosophie* de Jean Wahl, premier exemple de l'interdépendance des savoirs et des interrogations), constituant le noyau du premier *Improbable* – premier d'une longue liste d'essais, consacrés aux artistes, poètes ou penseurs.

L'histoire et l'historicité des phénomènes littéraires, artistiques et culturels a toujours passionné Yves Bonnefoy. Il n'est que de voir ses travaux sur un xvii^e siècle fondateur de l'époque moderne, ou sur les créateurs d'un xix^e siècle passés au crible de « l'amer savoir » baudelairien – celui qui permet d'accomplir la nécessaire critique des idéalismes romantiques, puis leur résurgence surréaliste. Avec *Rome, 1630, l'horizon du premier baroque* (1970), *Giacometti. Biographie d'une œuvre* (1991) et *Goya, les peintures noires* (2006), Yves Bonnefoy acclimate les catégories de l'histoire de l'art à ses vues sur l'interdépendance de l'éthique et de l'esthétique, en en bouleversant parfois les modèles conceptuels ; il ne s'agrège pas au corps des discours disciplinaires¹, tout en enrichissant sa pensée des apports de celles d'éminents historiens des formes comme André Chastel (pour la Renaissance) ou André Grabar (pour Byzance), d'iconologues comme Erwin Panofsky, de penseurs de l'esthétique comme Georges Duthuit – sans compter

1. Yves Bonnefoy respecte la « vigilance constante » de « l'historien » des littératures (p. 13) qui s'attache à des livres « de fondamentale érudition » (p. 14) ; et « il y a davantage de qualité poétique dans des travaux comme ceux de Claude Pichois [...] que dans les fastes d'une exégèse moins délibérément refusée à l'extrapolation » (« En compagnie de Claude Pichois », *L'Année Baudelaire*, n° 5, 2000). Ailleurs, il avance l'idée que chez certains érudits « l'ardeur » est « en vérité, tout aussi mystérieuse que l'enfièvrement des poètes » (« L'Âge d'or de la littérature secondaire », in *L'Œuvre et son ombre. Que peut la littérature secondaire ?* Colloque des 22-24 novembre 2000 de la Fondation Hugot du Collège de France (2002) ; repris dans *L'Imaginaire métaphysique*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, p. 141).

l'influence d'une génération positiviste antérieure (Émile Mâle et Émile Bertaux) qui lui a appris le respect dû aux *faits*. Il apporte de nouvelles formes d'analyse qui sont susceptibles de s'intégrer aux usages de la critique : ainsi en va-t-il des notions d'« ailleurs » ou d'« arrière-pays », sans doute bientôt de celle de « biographie d'une œuvre ». Et au-delà de son œuvre propre, sa direction d'une collection de référence en histoire des idées, de l'art et des systèmes iconologiques – symptomatiquement intitulée *Idées et recherches* – n'a cessé de témoigner de son engagement en faveur du dialogue des savoirs.

Dans le domaine connexe de l'histoire des mythes et des religions, qui ne l'a pas moins continûment passionné, il a pu aussi introduire, grâce à l'originalité de son approche des discours savants, une nouvelle sorte d'outil de référence : comme en témoigne la formule du *dictionnaire critique*, dont l'aventure du *Dictionnaire des mythologies*, qu'il a dirigé chez Flammarion, a promu le principe totalement nouveau dans un secteur spécialisé de l'édition. Pour autant, s'il s'est « tourné vers » les « phénoménologues des mythes » et les « historiens de l'art », ce ne fut pas « pour devenir l'un d'entre eux mais pour respirer l'oxygène que leur chimie sait produire¹. » « Dirai-je que je voulais être de ces chercheurs, écrit-il ailleurs, certainement pas, je n'avais pas assez de patience pour l'acquisition du savoir, et surtout je poursuivais un autre but, qui ne s'accommodait pas des modes de vie et des lieux que veut la recherche. Mais j'ai beaucoup appris d'eux, sur ce qu'ils étudiaient mais surtout pour affermir mon idée de la poésie [...]»². »

En retour, Yves Bonnefoy se demande pourquoi on ne ferait pas « sa place à la poésie parmi les diverses formes de la recherche, puisque c'est devenu son habitude, depuis à tout le moins Baudelaire, de s'interroger sur sa façon d'être ? Le temps n'est plus où le poème pouvait passer pour la connaissance intuitive des arcanes de l'univers, et, dédaignant d'apprécier la résistance des signes, les ruses de l'inconscient, les préjugés de l'époque, se permettait de juger, du haut de son absolu, les prétentions des autres savoirs³. » Il estime réciproquement qu'« on ne pourra que gagner à se souvenir qu'existent des disciplines qui examinent la relation du sujet humain aux formes de société, de religion,

1. « Comprendre la poésie et préserver le langage », en néerlandais par Jan H. Mysjkin, Le Tilburg (Nederland), *Nexus*, n° 43, 2005, p. 133-144 (courtoisie de l'auteur pour la version originale en français).

2. « Le siècle où la parole a été victime », in *Yves Bonnefoy et l'Europe du xx^e siècle*, Michèle Finck, Daniel Lançon et Maryse Staiber (éd.), Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2003, p. 494.

3. « La poétique au Collège de France », *op. cit.*, p. 273-274.

de culture qui à la fois le constitue et l'aliène à travers le fait de la langue. Philosophie, psychologie, ethnologie, histoire et science des religions, histoire des idées, analyse des formes et des mutations du savoir, histoire des représentations et des mentalités, histoire de l'art », « tous ces points de vue » « devraient aider à reconstituer autour de l'expression poétique cette totalité de conscience » que fut le poète¹. Conservant l'idée, héritée de l'âge humaniste², d'une universalité du savoir reliant entre eux autant de savoirs particuliers, Yves Bonnefoy postule l'efficacité d'une « fonction poétique » du langage, avec les « humanités » pour horizon, permettant un authentique échange entre créateurs et chercheurs.

III

Yves Bonnefoy aime à rappeler que les enseignements universitaires « ont resserré autour de poèmes ou de propositions théoriques les points de vue, auparavant ignorants les uns des autres, des historiens, des critiques, des philosophes du langage ou de la religion, des linguistes, des psychanalystes, des sociologues. La poésie à l'université, c'est évidemment l'intérêt, qu'on peut dire classique, des enseignants pour les textes, pour leur succession à travers les siècles, mais c'est aussi cette belle recherche interdisciplinaire³. » L'université peut donc être « un foyer de renaissance pour une création en d'autres lieux menacée. » Il rappelle les très nombreuses « rencontres confiantes » depuis la Renaissance au-delà du « mépris du savoir » des pensées dogmatiques⁴. « L'université est dans le monde contemporain le seul espace assignable à ce déchiffrement nécessaire du fait humain, et la poésie doit reconnaître ce fait, elle doit signer avec la recherche une grande alliance⁵. »

1. « Projet d'un enseignement : Études comparées de la fonction poétique », *Titres et travaux d'Yves Bonnefoy*, Paris, 1980, n. p.

2. « [...] La vocation du Collège est d'inciter chaque discipline à une réflexion – et à un enseignement – aussi orientés que possible vers l'universel, vers le partageable. *Docet omnia*, notre devise, suppose la rejonction des innombrables approches dans une expérience du tout [...] », « La poétique au Collège de France », *op. cit.*, p. 275.

3. « Poésie et université » (2004), *Poesia e Università*, trad. Donata Feroldi, Antonio Prete (étude de), San Cesario di Lecce (Italia), Piero Manni editore, 2006, p. 14.

4. *Ibid.*, p. 16, 18, 22.

5. *Ibid.*, p. 38.

Yves Bonnefoy n'eut cependant pas à enseigner une discipline particulière au Collège de France¹. Dans son « Discours inaugural » de décembre 1981, il précise son mode d'approche au sein des activités savantes, et fait le pari du caractère heuristique de sa chaire d'« Études comparées de la fonction poétique », inscrivant l'intelligibilité de cette « fonction » dans des dispositifs historiques de production² : aiguillon de savoirs nouveaux en cours d'élaboration, ou production d'écrits porteurs de « vérité de parole », et en quête d'« assentiments ». Car cette *vérité de parole* ne relève évidemment pas d'un énoncé disciplinaire ; il s'agit plutôt d'une hypothèse nourrissant l'approche d'œuvres réelles (poétiques, artistiques, philosophiques, historiques), permettant d'espérer que le savoir soit « là où la vérité *est*, même si l'emplacement exact est à ce jour inconnu³. » En créant cette chaire d'« Études comparées de la fonction poétique », Yves Bonnefoy souscrivit à la liberté innovante du Collège de France, qui n'enseigne pas un état constitué du savoir mais un parcours établissant de nouveaux rapports entre disciplines : pour une communauté d'auditeurs et de lecteurs⁴, une recherche d'horizons en marge des cadres universitaires de référence. Pour autant, son discours méta-disciplinaire s'est inscrit à contre-courant d'une herméneutique du soupçon⁵, ne cher-

1. Yves Bonnefoy se rappelle s'être rendu compte, dès sa leçon inaugurale, « qu'il y aurait dans l'enseignement – si tant est déjà que ce mot puisse convenir à ma “discipline” – un risque qu'il n'appartiendrait qu'à moi seul de conjurer [...] ». Il lui a ainsi fallu « former ses propres notions de poéticien aux points mêmes où le discours conceptuel a ses limites », « La poétique au Collège de France », *op. cit.*, p. 276-277.

2. « Enseigner » la poésie « n'a de sens que si ce questionnement s'élabore parmi les faits que l'historien a pu reconnaître, et avec des mots où se font entendre par des échos plus ou moins lointains, tous les acquis des sciences humaines », « La présence et l'image », *op. cit.*, p. 15-16.

3. Gérard Lenclud, « L'anthropologie et sa discipline », in *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Jean Boutier, Jean-Claude Passeron, Jacques Revel (dir.), Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2006, p. 114.

4. Dans « La poésie et l'université » en 1984, Yves Bonnefoy évoque pour la première fois l'« affinité tout de même paradoxale » qui « réunit » le professeur et le poète « qui expérimente, invente, mais aussi rêve », *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*, Paris, Mercure de France, 1990, p. 203-204. Pour autant, il estime qu'il « faudrait poser la grande question, celle du rapport de la critique à l'enseignement, à l'éducation, à la nouvelle *paideia* que je ne cesse plus de ressentir comme désormais le besoin et la tâche la plus fondamentalement importante, avec la poésie dont elle est, si j'ose dire, la sœur cadette [...] », « Le Degré zéro de l'écriture et la question de la poésie », Padova / Firenze, *Lettere Italiane*, n° 1, mars 2001, p. 23.

5. « Nous vivons depuis longtemps maintenant dans ce qu'on a appelé l'ère du soupçon. Grâce aux travaux du psychanalyste, du linguiste, du sociologue, nous savons démonter tous les discours pour en mettre à nu l'intention cachée, pour y dénoncer l'attitude naïve ou l'aveuglement ou la complaisance, et cette traque des images et des

chant pas comme un Michel Foucault à associer le problème du savoir à celui d'une politique du pouvoir, ni comme un Roland Barthes à penser la littérature en termes de texte et d'écriture¹. Et loin de participer à un renouvellement de la théorie de la littérature par l'importation de modèles conceptuels permettant d'analyser à nouveaux frais le *texte* ou les productions plastiques, Yves Bonnefoy n'a cessé de remettre en cause une telle théorisation et ses applications, au nom de la dénonciation fondamentale du *stade esthétique* (au sens kierkegaardien du terme) dans l'appréciation de la poésie et de l'art : l'acte de création passe par l'œuvre, et la poésie par le poème, sans jamais s'y établir dans un simulacre d'absolu ; tout avatar de la *religion de l'art* – y compris sous les formes intellectualisées qu'elle a prises à l'âge de la Technique, *via* l'absolutisation du texte et sa prétendue autotélicité, ou la réduction de l'imagination plastique à son *concept* – doit être lucidement dénoncé comme une nouvelle idolâtrie. L'Être n'est *que* dans l'échange interhumain fondant la communauté de parole : poètes et savants y ont alors toute leur place.

IV

Dans sa préface au *Dictionnaire des mythologies*, Yves Bonnefoy déclarait : « Ce sont les problèmes [...] que nous avons retenus plus que les points même d'importance où il y a des réponses sûres (de ce fait bien connues). *C'est donc la recherche, seule noblesse de notre temps, qui a été notre vrai objet*². » Tel est, toutes proportions gardées, l'esprit qui a prévalu dans l'approche des divers travaux réunis dans cet ouvrage : ils montrent au total qu'il était nécessaire d'associer le terme de « recherche » à celui de « savoir » (au singulier) – ou même, notion de beaucoup préférable, à celui de « savoirs » au pluriel. Alors que la postulation du « savoir » comme somme rêve de la clôture (impos-

figures dans la parole est, disons-le, d'abord, dangereuse pour le souci ontologique, c'est-à-dire pour la survie de la société, car cela revient à tout lire comme fantasme, à tout renfermer dans les perspectives du désir primaire, – et à tout réduire au statut d'indice pour l'enquête de la pensée conceptuelle, dont le prestige en est augmenté », « La poésie dans la société contemporaine » (1988), *op. cit.*, p. 478.

1. Voir « Le Degré zéro de l'écriture et la question de la poésie », *op. cit.*, et « Roland Barthes au Collège de France », in *Roland Barthes au Collège de France*, Nathalie Léger (dir.), Paris, Éditions de l'Imec, 2002, p. 9-11.

2. « Préface » au *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique* (1981), t. I, Paris, Flammarion, 1999, p. XI ; nous soulignons.

sible) d'un *corpus* de connaissances, la défense et illustration de la « recherche » soutient l'espoir d'un *processus* ouvert, pour sa part, à l'inconnu de l'avenir.

Sans entrer dans le détail des vingt-quatre contributions (tout en s'appuyant sur elles), on peut dégager quatre lignes de force transversales, qui dessinent la cohérence de l'ensemble – quelles que soient les spécialités impliquées.

1. Pour un dialogue fécond avec le « concept »

Il ne faudrait pas, à partir d'une lecture réductrice des « tombeaux de Ravenne » et d'*Anti-Platon* (qui comptent parmi les textes fondateurs d'Yves Bonnefoy, s'opposant à l'*imperium* du « concept » dans la culture occidentale), supposer un irrationalisme du poète, ni méconnaître son intérêt, voire sa « compassion » pour le concept comme il le dit aujourd'hui. La phénoménologue Nathalie Depraz rappelle à quel point *concupere* (venant de *capere*, saisir) est à la base de l'expérience phénoménologique s'opposant au *désaisissement*, précisément dans sa lecture des « tombeaux de Ravenne » (1953).

La question qui se pose alors est celle de l'articulation entre le langage-concept et la poésie-parole, sur laquelle se sont penchés la sémioticienne Anne Hénault et le linguiste Simon Bouquet : l'une en rappelant l'évolution de l'École de Paris (fondée par Greimas) du côté d'une « sémiotique des passions » qui saisisse dans le langage les traces de l'« éprouvé » antéprédicatif – recherche pour laquelle elle tient les travaux d'Yves Bonnefoy sur les artistes comme autant de *têtes chercheuses* ; l'autre (qui a édité les *Écrits* récemment retrouvés de Saussure) en rappelant la falsification du finale du *Cours de linguistique générale* par ses élèves : là où Saussure appelait de ses vœux une « sémiologie linguistique » comme « science des signes au sein de la vie sociale », on lui a fait indûment prôner l'autotélicité de la langue, d'où a découlé l'empire de la linguistique structurale ; Yves Bonnefoy lui apparaît comme celui qui ne cesse de poser l'articulation langue/parole, là où les linguistes ont oublié la nécessité de la question.

D'un tout autre point de vue sur le langage – celui du traducteur et traductologue Fabio Scotto –, la question du concept comme ce qui déjoue l'actualisation poétique du langage est mise en évidence dans la théorie et la pratique de la traduction d'Yves Bonnefoy : dans l'opposition entre « ciblistes » sémanticiens (qui privilégient la langue-cible, jugeant la forme d'origine comme un mythe perdu) et « sourciers » stylisticiens (qui veulent garantir l'authenticité de la forme-sens), Yves Bonnefoy choisit d'être cibliste – mais en refusant qu'on s'en tienne aux

représentations (la poésie pour lui ne *signifie* pas), d'où la *transposition* dans la langue-cible, du même ordre que l'actualisation du passé dans le présent vécu du traducteur : ainsi s'opère la transgression du concept par l'expression de l'éprouvé.

Du point de vue maintenant de l'historien d'art Alain Madeleine-Perdrillat, on retrouve la question de la réduction conceptuelle possible de l'art dans ses rapports avec le musée – tels qu'Yves Bonnefoy les donne à comprendre dans l'ensemble de son œuvre, aussi bien poétique que critique. Fils de la déesse Raison, le musée pratique la *délocalisation* (d'abord napoléonienne), c'est-à-dire l'arrachement au sol d'un lieu, et la négation de l'espace-temps, au profit de critères platoniciens de « beauté » ; mais au « grand musée » de ce type s'opposent les « petits musées » qui redeviennent, chez Yves Bonnefoy, précisément un « lieu ». La même attention à la singularité du nom propre (comme résistance à la généralité du concept) sous-tend l'*attributivisme* auquel Yves Bonnefoy s'est montré si sensible chez ses maîtres (Roberto Longhi par exemple) : non comme étiquetage d'une *maniera*, mais comme « preuve d'amour ».

2. Les savoirs valent mieux que le Savoir

Bien des communications mettent l'accent sur l'intérêt d'Yves Bonnefoy pour la pluralité des savoirs, qui permettent d'échapper à la totalisation d'un savoir qui ferait chappe, et risque toujours de mener à l'assèchement idéologique (ainsi voit-on, avec le rhétoricien Àron Kibédi Varga, à quel point le code de la vieille rhétorique se trouve débordé de toutes parts dans les reprises qui en sont faites par le poète d'aujourd'hui).

Tel est le sens fondamental de l'étude extrêmement développée que consacre François Trémolières à la maîtrise d'œuvre du *Dictionnaire des mythologies*, « plaidoyer en faveur de la pluralité des méthodes » (même si l'École française de la Ve section de l'EPHE y est particulièrement représentée), et qui invente de toutes pièces la forme neuve du *dictionnaire critique*, en « préfér[ant] ce qui se cherche à ce qui a été trouvé », selon un dispositif anti-conceptuel fondé sur un réseau d'exemples : car là aussi, la *mathesis singularis* devient la « façon de rejoindre l'universel malgré les apparences » (toutes ces citations proviennent de la « préface » au *Dictionnaire* d'Yves Bonnefoy).

« Poésie et histoire, même combat » : cet autre mot d'ordre (récent) du poète, l'historien d'art Rémi Labrusse s'en ressaisit pour montrer chez le poète-essayiste l'attention portée à la fois aux historiens du fait positiviste du début du siècle (Émile Mâle, Émile Bertaux), et à ceux du

fait créateur comme tel (Focillon, Longhi, bien sûr Chastel, etc.). Dans sa direction de la collection *Idées et recherches*, Yves Bonnefoy choisit l'entrecroisement fécond des disciplines (philosophie de l'art avec Duthuit, histoire culturelle avec Huizinga, iconologie avec Panofsky, art et psychanalyse avec Hubert Damisch ou Daniel Arasse, voire psychanalyse appliquée à l'art avec André Green). Car cette historicité des savoirs ne songe qu'à *rendre le passé au présent*, pour une perpétuelle « renaissance » qui fait des arts l'espace d'une *parole* d'au-delà des siècles.

Cet accent porté sur une interdisciplinarité fondamentale n'anime pas moins l'étude du sociologue Paul Dirks, à deux niveaux : celui de la reconnaissance, interne à l'œuvre et à son auteur, de l'alliance ancienne entre science (en particulier mathématique) et poésie selon leur projet commun de « vérité », ou plus tard entre poésie et discipline historique – alliance qu'est venue publiquement consacrer l'élection au Collège de France, dont Paul Dirks retrace les conditions ; et celui du parallèle établi de manière externe entre celle des sciences humaines dont Yves Bonnefoy n'a pratiquement rien dit – à savoir la sociologie, dans sa dimension « réflexive » selon Pierre Bourdieu – et la dimension également réflexive et critique de la poésie, telle qu'avec « militance » (et une intuition réelle de la dimension sociale du poétique) Yves Bonnefoy n'a cessé de la promouvoir dans un discours d'accompagnement jugé ici à juste titre partie intégrante de son œuvre.

3. Le seul « savoir » qui vaille, c'est celui de la *finitude*

Pris au singulier, le seul savoir qui vaille échappe à toute arrogance, dès lors qu'il s'agit d'un savoir d'existence et non plus d'essence. Gwenaëlle Aubry (spécialiste de Plotin) dégage tout le soutien qu'Yves Bonnefoy a trouvé dans sa lecture fortement intériorisée de ce philosophe, pour lutter d'abord contre Platon : le *Narcisse* de Plotin prend en compte l'ombre portée sur la matière et la réhabilitation du sensible. Mais le poète s'est aussi retourné contre lui : et là où Plotin – encore gnostique en cela, tout en ayant combattu la gnose de son siècle – situait son « Là-bas », Yves Bonnefoy localise son « Ici » (« Ici devient là-bas sans cesser d'être¹ »). À la verticalisation de la transcendance qu'opère la « procession » plotinienne, il substitue une transcendance de type strictement horizontal : par transcendance de l'Un sur

1. Finale de « Passant, ce sont des mots... », *La Pluie d'été*, Crest (Drôme), La Sétéérée, 1999 ; *Les Planches courbes*, Paris, Mercure de France, 2001, p. 40.

les formes (*summetria*) non plus en tant que puissance infinie, mais comme ouverture et passage à l'absolu de la seule finitude.

C'est alors toute l'opposition entre la parole vive et l'idéologie de l'écriture (Derrida) qui, *via* Paul Ricœur orientant le langage vers son au-delà, anime la lecture de Marlène Zarader (spécialiste de Heidegger). Le rapprochement entre Heidegger et Yves Bonnefoy passe par la reconnaissance de la différence de l'Être/étant dans l'*Ursprache* du poétique (Hölderlin selon Heidegger) : le langage n'est pas du domaine de l'étant, mais la condition de son apparition ; l'événement d'être n'est rien d'autre que la possibilité d'être de l'étant, l'écoute de l'Être prévaut sur sa visibilité (elle, toujours de l'ordre de l'*idea* platonicienne). Si différence il y a dans la « sauvegarde de l'Être » – assurée pour tous les deux dans la communauté de parole des vivants –, c'est que cette communauté inclut pour Yves Bonnefoy un point de vue plus historique que pour Heidegger.

« La philosophie a détruit le sentiment de notre rapport à l'univers que les poètes ont gardé » : à partir de cet avis de Jean Wahl, Yvon Inizan dégage le mouvement du « réalisme profond » qui, chez ce philosophe reconnu par le poète comme son « maître », lui a enseigné la vérité des pensées de l'existence contre les dénégations de l'essence, chez Hegel voire même, dans une certaine mesure, chez Kierkegaard. On y ajoutera l'intérêt pour Chestov, dont témoigne le texte d'Isabelle de Montmollin.

Quant au point de vue spécifique développé par la pensée de Pierre Schneider sur l'art des images (à la suite d'Aloïs Riegl et de Georges Duthuit) – à savoir le surgissement des figures à partir d'une profondeur sans bornes, selon une *metexis* de l'ordre de la *participation*, qui se substitue à la *mimesis* de la représentation gréco-romaine spatialisée –, il met en évidence le souci primordial d'Yves Bonnefoy d'articuler le fini à l'infini, sans plus se fonder désormais (à la différence de Byzance), et comme on vient le voir, sur un référent transcendantal divin.

D'où la position nécessairement paradoxale du dialogue avec la pensée théologique : on la voit s'avancer du point de vue de l'« espoir » chez John Naughton (catégorie reformulant dans l'horizon strictement humain l'*espérance* proprement chrétienne du salut en Dieu) ; comme chez François Nault et Henri Laux, de multiples précautions sont prises pour éviter toute thématization d'une affirmation du Dieu chrétien dans une œuvre dont ils savent qu'elle affirme avec constance son athéisme. Ils tentent alors, par le biais de la mystique, de la théologie négative, de l'athéisme même (*via* Emmanuel Lévinas) comme prolégomène à un rapport non réifié ni idéologique au divin – tout en évitant de réduire le propos à définir *ce qu'est* « Dieu », et en désertant

la vieille question théologique des « preuves » de son existence, pour cause d'arraisonnement conceptuel –, de le faire apparaître *comme* il peut être cru tel, dans l'*ici* et le *maintenant* des situations vécues et des existences concrètes. Ce faisant, ils reconnaissent un certain nombre de tangences entre les propos ou récits du poète et leurs cheminements propres, qui tendent tout de même à l'y reconduire *in fine* – plutôt qu'ils ne cernent la torsion opérée (dans le couple infini-comme-divin / finitude humaine) par le choix propre à Yves Bonnefoy d'une transcendance strictement horizontale, assumée dans la seule communauté interhumaine de parole.

4. Un savoir comme interprétation et non pas comme objet

Que le désir de l'*immédiat* soit passé au crible de la critique comme la première des illusions, et qu'en revanche soit comprise la nécessité des *médiations*, voilà un type de savoir fondamental qui ressortit tout entier à la catégorie des arts d'interprétation.

Telle est la critique du romantisme à laquelle s'est attaché Patrick Labarthe (spécialiste de Baudelaire) : romantisme qui veut inscrire dans l'être l'adhésion à ce qui n'est qu'une *image* – et c'est la religion de l'art, si radicalement soumise à la dénonciation d'Yves Bonnefoy herméneute. La beauté véritable ne réside pas en un *moi* fantasmé en grand prêtre de la révélation du Beau : mais en un *nous*, celui du stade éthique kierkegaardien (tel que Jean Wahl l'a promu comme le fait de se vouer à une tâche) ; contre la religion de la Beauté se dresse l'urgence de la Beauté comme tâche.

L'analyse peut être reconduite vis-à-vis du surréalisme – comme dernière floraison du romantisme : Marie-Claire Dumas rappelle le mot d'ordre du jeune Yves Bonnefoy surréaliste (« Rejoignez les rangs de l'image militante »), mais aussi sa critique ultérieure de l'image, au sein de l'image même (puisque, loin de devoir être absolutisée, l'image surréaliste échouée de la grande vague du rêve devrait être soumise à critique, comme le fait Yves Bonnefoy : ne pas le faire équivaut pour lui au vrai niveau de la censure).

Mais il est un *non-savoir* qui intéresse directement l'interprétation : c'est celui-là même de l'Inconscient (tel que l'envisagent les psychanalystes), dont Odile Bombarde souligne qu'il reste suspect aux « vrais savoirs », dont Michèle Aquien constate qu'il est à la fois « le même et l'autre du savoir », et dont Jean Guillaumin rappelle qu'il est bien plutôt un « devenir de sens » qu'un sens déjà constitué ; la plate-forme commune à la psychanalyse et à la poésie, selon André Beetschen, c'est qu'elles n'ont d'être que dans l'*interprétation*.

Un nouvel abord de la relation au langage peut y être abordé : l'interrogation poétique, selon Jean Guillaumin, surgit dans une révolte contre les mots (la mise en mots faisant mise à mort), contre le deuil de ce que les mots choisissent de ne pas dire (la censure) : d'où le « encore à naître » qui fait appel à l'arrière-fonds inconscient – si puissant dans la poésie d'Yves Bonnefoy, qu'il y est même appelé le divin. La poésie se dresse alors contre le manque du manque, c'est-à-dire contre toute idéalisation.

Elle ne s'insurge pas moins contre le *matricide* perpétré dans l'institution même du langage, comme l'analyse Monique Schneider à partir du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* de Benveniste, où le patriarcat de la lignée masculine n'apparaît pas comme un récit, mais comme une structure (dont le mot manquant est <*matrius*>). L'œuvre d'Yves Bonnefoy lui apparaît comme redonnant à la figure du père son rôle de *donner la vie* – par opposition à l'horreur iduméenne masculine, constamment dénoncée par le poète (chez Mallarmé d'abord, ou dans *Le Conte d'hiver*) ; le divan dans la cure, restituant au patient un appui maternel ou un sol d'où il pourra parler, rencontre à sa façon la dimension matricielle du souci de la voix poétique. C'est bien à une *naissance* dans l'œuvre elle-même (dépassant l'angoisse du fantasme) que convie l'analyse précise conduite par Michèle Aquien d'un récit en rêve, comme rêve réalisé du récit même.

C'est aussi que le langage, pour Odile Bombarde, est le lieu même de l'*inquiétante étrangeté* : le souvenir, pris dans le langage, relève toujours du fantasme, et nul n'a mieux saisi qu'Yves Bonnefoy, selon elle, à quel point la ruse du rêve consiste à se faire passer pour le souvenir : aucun poète n'a plus que lui signalé les richesses et les dangers du rêve, en forgeant ce genre qui lui est si spécifique du *récit en rêve* – à rapprocher non du rêve nocturne, mais de la pensée onirique diurne étudiée par Bion. Se débarrasser du moi des fantasmes ne répond pas chez Yves Bonnefoy au désir d'assouvir un désir pauvre (situé du côté des « secrets du moi »), mais à celui de se déconditionner du passé psychique : en réintégrant de l'infantile, le poète laisse revenir ce qui était de toujours barré, dans un récit qui *rouvre* (comme on le voit aussi dans « La maison natale » des *Planches courbes*, le dernier recueil de poèmes à ce jour). L'Inconscient n'est autre que de l'« inaimé » qui peut, en poésie, se trouver réorienté et réconcilié.

*

Ainsi, plus et mieux que d'une somme sur *Yves Bonnefoy et les savoirs*, sans doute vaut-il mieux parler à propos de ce volume collectif

de *savoirs en recherche* : tant dans les savoirs savants (par ce qui les meut en profondeur loin des grilles préétablies) que dans l'*exister* lui-même – à quoi les convoque précisément le permanent creusement de la question poétique, telle qu'au sein de la communauté de parole la porte Yves Bonnefoy.

Nous formons le vœu que les pages qui suivent, issues d'un partage intense – conférences suivies d'échanges et de tables rondes réunissant les intervenants d'une même journée autour du poète –, permettent aux lecteurs, autant qu'aux chercheurs, d'avancer sur la voie d'un dialogue d'altérité, auquel l'œuvre qui en est le foyer si généreusement nous invite.

Daniel Lançon et Patrick Née.

Table des matières

Daniel LANÇON et Patrick NÉE : Introduction générale, « Yves Bonnefoy et le goût des savoirs »	5
---	---

Langage

Anne HENAULT : « Dire (et ne pas dire) Yves Bonnefoy »	23
<i>Débat</i>	37
Simon BOUQUET : « Linguistique, interprétation et poésie »	41
<i>Débat</i>	66
Fabio SCOTTO : « Le son de l'autre : théorie et pratique de la traduction d'Yves Bonnefoy »	73
<i>Débat</i>	90
Aron KIBEDI VARGA : « La rhétorique et la peinture dans les essais d'Yves Bonnefoy »	93
<i>Débat</i>	108
Table ronde « Langage »	111

Histoire de l'art

Pierre SCHNEIDER : « Yves Bonnefoy et l'histoire de l'art »	119
<i>Débat</i>	135
Rémi LABRUSSE : « Une poétique de l'histoire de l'art ? »	141
<i>Débat</i>	163
Alain MADELEINE-PERDRILLAT : « Yves Bonnefoy et le musée »	166
<i>Débat</i>	184
Table ronde « Histoire de l'art »	188

Philosophie

Gwenaëlle AUBRY : « « <i>Personne n'y marcherait comme sur terre étrangère</i> » : présences de Plotin chez Yves Bonnefoy »	197
<i>Débat</i>	215
Marlène ZARADER : « Entre parole et présence : Yves Bonnefoy et Martin Heidegger »	219
<i>Débat</i>	231
Nathalie DEPRAZ : « Yves Bonnefoy, praticien de la phénoménologie (sur « <i>Les tombeaux de Ravenne</i> ») »	237
Yvon INIZAN : « Étapes sur le chemin de la poésie : Jean Wahl, une philosophie de l'existence »	254
<i>Débat</i>	270
Isabelle de MONTMOLLIN : « Yves Bonnefoy, Léon Chestov et l'existentialisme »	271
<i>Débat</i>	291
Table ronde « Philosophie »	293

Histoire des idées, sociologie

Patrick LABARTHE : « Yves Bonnefoy et la poétique du romantisme » 301
Débat 322
 Marie-Claire DUMAS : « André Breton / Yves Bonnefoy :
 limites non-frontières ? » 324
Débat 340
 Paul DIRKX : « Réflexivité contre autotélisme : Yves Bonnefoy,
 poète militant » 344
Débat 365

Histoire des religions, théologies

François TRÉMOLIÈRES : « Yves Bonnefoy et les sciences
 des religions : l'édition du *Dictionnaire des mythologies* » 371
Débat 410
 John NAUGHTON : « Poésie et espérance » 415
Débat 425
 François NAULT : « La poésie d'Yves Bonnefoy et le «théâtre
 des opérations» théologiques » 427
Débat 441
 Henri LAUX : « Comme se trace le nom de Dieu... Une rencontre
 avec Yves Bonnefoy » 449
Débat 465
 Table ronde « Histoire des religions et théologies, Histoire des idées » 468

Psychanalyse

Jean GUILLAUMIN : « Un lieu pour l'indicible. Le poète
 et l'interprète, aux deux sources du sens » 477
Débat 490
 Monique SCHNEIDER : « De Freud à Yves Bonnefoy, le matricide déjoué » 493
Débat 506
 Michèle AQUIEN : « *Les Découvertes de Prague* et la question du savoir » 509
Débat 526
 André BEETSCHEN : « "Qui va là ?" Parler contre la nuit » 528
Débat 544
 Odile BOMBARDE : « La pensée du rêve » 547
Débat 578
 Table ronde « Psychanalyse » 580

Conférence finale

Yves BONNEFOY : « La poésie, le savoir : quelques remarques,
 avec James Lawler » 587
Débat 608



COLLOQUES DE CERISY (Choix de publications)

- **Pierre Albert-Birot (Laboratoire de modernité)**, Jean-Michel Place, 1997
- **Prétexte : Roland Barthes**, Bourgois, 2003
- **Henry Bauchau, les constellations impérieuses**, AML, Éditions Labor, 2003
- **Hélène Cixous (Croisées d'une œuvre)**, Galilée, 2000
- **Georges-Emmanuel Clancier, passager du siècle**, PU de Limoges, 2003
- **Albert Cohen dans son siècle**, Éditions Le Manuscrit, 2005
- **Antoine Culioli, un homme dans le langage**, Ophrys, 2005
- **Jacques Derrida (L'Animal autobiographique)**, Galilée, 1999
- **Jacques Derrida (La Démocratie à venir)**, Galilée, 2004
- **Desnos pour l'an 2000**, Gallimard, 2000
- **Heather Dohollau, l'évidence lumineuse**, Folle Avoine, 2006
- **Eloquence et vérité intérieure**, Honoré Champion, 2002
- **Michel Foucault, la littérature et l'art**, Kimé, 2004
- **André Frénaud, la négation exigeante**, Le temps qu'il fait, 2004
- **Autour de l'œuvre d'André Green**, PUF, 2005
- **L'Histoire culturelle du contemporain**, Nouveau Monde, 2005
- **Victor Hugo et la langue**, Éditions Bréal, 2005
- **Huysmans, à côté et au-delà**, Éditions Peeters, 2001
- **Lautréamont/Rimbaud**, Presses Universitaires de Valenciennes 13, 1990
- **Le Livre imaginaire**, *Revue des Sciences Humaines*, 266/267, 2002
- **Maurice Maeterlinck (Présence/Absence)**, AML, Éditions Labor, 2002
- **Mallarmé ou l'obscurité lumineuse**, Hermann, 1999
- **Henri Meschonnic, la pensée et le poème**, IN PRESS, 2005
- **Mallarmé ou l'obscurité lumineuse**, Hermann, 1999
- **Henri Michaux est-il seul?**, Cahiers bleus, 2001
- **Paulhan, le clair et l'obscur**, Gallimard, 1999
- **Pessoa: unité, diversité, obliquité**, Christian Bourgois, 2000
- **La philosophie déplacée (autour de Jacques Rancière)**, Horlieu, 2006
- **Verlaine à la loupe**, Honoré Champion, 2000
- **SIÈCLE, 100 ans de rencontres de Pontigny à Cerisy**, IMEC, 2005
- **Jean Tardieu, un poète parmi nous**, Jean-Michel Place, 2003
- **Texte/Image**, PU de Rennes, 2005
- **Le Visage et la voix**, In Press, 2004
- **Voix, Traces, Avènement: l'écriture et son sujet**, PU de Caen, 1999
- **Woolf, Virginia, le pur et l'impur**, PU de Rennes, 2002



Le Centre Culturel International de Cerisy organise, chaque année, de juin à septembre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du XVII^e siècle, monument historique, des colloques réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels.



Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes artistiques, littéraires, sociaux, politiques.

- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel de Cerisy** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.

- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Edith Heurgon, ont repris le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.

- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Edith Heurgon, grâce à l'action de Jacques Peyrou accompagné de ses enfants, avec le concours de toute l'équipe du Centre.



Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que se nouent, dans la réflexion commune, des liens durables.

- Les propriétaires, qui assurent aussi la direction du **Centre**, mettent gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, dont le Conseil d'Administration est présidé par Jacques Vistel, conseiller d'Etat.



Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel** a organisé près de **500 colloques** abordant aussi bien les œuvres et la pensée d'autrefois que les mouvements intellectuels et les pratiques artistiques d'aujourd'hui, avec le concours de personnalités éminentes. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à près de **350 ouvrages**.

- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Conseil Régional de Basse Normandie, Conseil Général de la Manche, Communauté de Communes de Cerisy), ainsi que la **Direction Régionale des Affaires Culturelles**, apportent leur soutien au fonctionnement du Centre, qui organise en outre, dans le cadre de sa **coopération avec l'Université de Caen** au moins deux rencontres annuelles sur des thèmes concernant directement la Normandie.

Renseignements : CCIC, 27 rue de Boulainvilliers, F- 75016 PARIS
Paris (Tél. 01 45 20 42 03, le vendredi a.m.), Cerisy (Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39)
Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr ; Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr